

TRAVERSER LA RUE... ... Si !

JOURNAL DU 16^e FESTIVAL FILMER LE TRAVAIL

NUMÉRO 1 / LUNDI 17 FÉVRIER 2025

360° NORD – CINÉ-CONCERT – RETOUR SUR LA PERFORMANCE DE CARLA PALLONE – SAMEDI 15 FÉVRIER À 19H – PLANÉTIARIUM – ESPACE MENDÈS FRANCE

QUAND L'UNIVERS MUSICAL DE CARLA PALLONE RENCONTRE LES ARCHIVES D'ANITA CONTI

Cartographier en musique le travail d'une femme solide et courageuse qui arpentait les mers, nous immerger dans l'univers visuel d'Anita Conti, c'est ce que Carla Pallone a proposé ce samedi 15 février à l'espace Mendès-France. Et quoi de mieux que l'ambiance intime et immersive du planétarium de Poitiers pour une rencontre entre images d'archives et interprétation musicale live.

Les sirènes de bateaux, les sondes, les radars. Les mouettes, les baleines et le vent. C'est une riche fresque mélodique de la navigation en haute-mer que l'artiste nantaise a su rendre vivante avec son violon et son synthétiseur. Déployant un véritable arsenal de techniques musicales, un jeu tantôt pizzicato tantôt legato, elle transcende les frontières, mêlant interprétation classique et manipulation du son par l'électronique, à base de loops et de backing tracks, et refaçonne ainsi les archives muettes de la première océanographe française. Plus encore, c'est un véritable syncrétisme musical, entre la profondeur de son lyrisme acoustique et la maîtrise des tonalités froides et inquiétantes qu'elle explore par l'électroacoustique. Dès lors, la performance de Carla prend tout son sens : c'est sa musique et son jeu qui nous aident à naviguer entre la douceur de la plume d'Anita et l'âpreté des images qu'elle enregistrait sur sa pellicule 16mm, car au-delà de la dureté qui règne sur le pont du navire, elle caresse ce quotidien éprouvant avec une certaine poésie.

Est-ce moderne, post-moderne, néoclassique ? Après tout, qu'est ce qu'on s'en moque ! À bas les labels et les registres de répertoire aux noms



Photo : Malia Chaton

barbares. Aux commandes du navire, elle nous a emmené, nous, quatre-vingt-seize mousses inexpérimentés, pour un voyage iconoclaste où sont ré-engagées quelques-unes des 80 000 images et vidéos d'archives issues des travaux ethnographiques de la réalisatrice-écrivaine. Ces précieux clichés issus de son film *Racleurs d'Océans* dépeignent comme nul autre n'aurait pu le faire la force écrasante et infinie qu'est l'océan, et la dureté du travail de pêcheur. Et c'est quand la performance arrive à terme que le spectateur, ayant soif d'un peu plus d'expression musicale, se verra noyer ses caprices : Carla délivrera le solo final, apothéose à ce voyage arctique quasi-initiatique.

Des adaptations filmiques du travail d'archive de la dame de la mer, il y en a eu pléthore. Seulement, ce bout de spectacle vivant n'est en rien comparable à une simple projection. La vibration émanée du son vous traverse le corps, lancinante;

et ça vous travaille, ça vous prend par le cou comme pour ces morues que les marins égorgent. Exploration incarnée et idiosyncratique du monde d'images sans voix ni son d'Anita Conti, cette expérience vous questionne sur la façon de voir, ou de revoir, d'entendre même, une œuvre cinématographique. Mais c'est aussi avant tout un hommage qu'elle rend au travail d'une femme fascinante et respectable malheureusement trop peu connue du grand public.

Arthur

P.S. Si vous n'avez pas eu l'occasion d'aller au ciné-concert : pas de panique ! Vous pourrez découvrir Anita Conti avec "Voyage de documentation de Mme Anita Conti" au TAP cinéma, Jeudi 20 février à 14h, dans le cadre de la compétition internationale.

L'ARME LITTÉRAIRE HAÏTIENNE

Photo : Maria Chaton



Haïti, aujourd'hui, est traversée par une instabilité politique inédite, une violence omniprésente et un niveau d'insécurité sans précédent. 85 % de la capitale, Port-au-Prince, est contrôlée par des gangs. Dans un contexte aussi désastreux, comment peut-on faire entendre sa voix ? La résistance et la résilience font partie du "kit de secours de l'opprimé". Mais qu'en est-il de la littérature dans cette lutte ? Si résister est essentiel, écrire peut-il être une forme de résistance à part entière ?

Pour Rolaphton Mercure, la littérature est éminemment politique, une arme de résistance. Il confirme ce consensus haïtien selon lequel "on ne peut pas écrire sans se situer dans ce chaos-là. On ne peut pas écrire autrement. Il y a toujours besoin de revendiquer notre place dans le monde". Dans son recueil *Bel Ogou*, d'avant rouge, Mercure se fait le porte-voix d'une nouvelle génération de poètes haïtiens, dont la voix est rude et exigeante. Ensemble, ils cherchent à "secouer le joug des pouvoirs corrompus" et à dénoncer les assignations sociales. Leurs œuvres dressent des tableaux sociaux saisissants de la condition des plus défavorisés en Haïti.

Les trois auteurs présents à la rencontre soulignent l'importance de la forme littéraire dans cette résistance. Revue, poésie, théâtre... Tous ces genres sont des espaces où l'on cherche à dire l'indicible, à exprimer la vérité la plus crue. Mais cette vérité ne peut-elle pas être exprimée dans

n'importe quelle langue ? Un paradoxe essentiel a été soulevé durant l'échange : écrire en français, c'est perpétuer la langue de l'ancien colon, mais c'est aussi s'exporter, donner de la visibilité à son travail à l'échelle internationale. Le français, malgré son passé colonial, est devenu un moyen de se faire entendre au-delà des frontières. Cependant, l'enjeu du langage est particulièrement complexe pour les écrivains haïtiens. Le créole, langue de la résistance et de la culture populaire, demeure une conquête pour ceux qui souhaitent rester fidèles à leurs racines, à leur héritage. La traduction devient une barrière, un obstacle dans la transmission de l'essence de la pensée haïtienne. Certains mots, comme l'expression haïtienne "caca sans savon" (qui désigne la souffrance insupportable d'un enfant rejeté par la société), échappent à toute tentative de traduction. Ces idiomes locaux sont porteurs d'un fort potentiel d'évocation, qu'un lexique francisé ne saurait traduire. Dans ce contexte, il est courant que certains auteurs choisissent de garder des passages entiers en créole dans leurs traductions françaises, afin de préserver la force de l'expression originale.

Néanmoins, cette résistance par l'écriture ne parvient pas toujours à éclairer toutes les ombres qui assombrissent Haïti. Rolaphton Mercure s'inquiète du présent et de l'avenir des jeunes générations : « On crée une génération d'enfants blessés, insensibilisés par un trop plein de violence »,

dit-il. Jean-Erian Samson, de son côté, exprime cette inquiétude collective : « Quel tunnel annoncera l'aube nouvelle ? Que va-t-on devenir ? », interroge-t-il avec une angoisse palpable.

Andrise Pierre, en évoquant son travail sur les violences à Port-au-Prince, parle d'un constat accablant : « Dans un camp de la capitale, nous avons enregistré 700 cas de violences, dont 200 viols ». Elle en appelle à la parole des victimes, à la nécessité de faire face à l'impunité qui gangrène le pays. Son œuvre interroge le viol, les crimes inhumains et l'insécurité qui les entourent. Son livre *Vidé mon ventre*, du sang de mon fils et *La petite fille que le soleil avait brûlée* témoignent de cette souffrance. Dans un extrait poignant, elle écrit :

Aujourd'hui et demain, je ne demande pas la parole ! Je la prends ! Aujourd'hui, demain, désormais, j'affirme être la sorcière, l'infanticide, la mère indigne et je défie ta fourche et le bûcher.

Aujourd'hui, demain, désormais, ton oppression, je la dominerai. J'esquiverai tes coups. J'ai appris à voler, à me brûler les ailes et voler encore. Mon mépris à la taille de tes poings.

Aujourd'hui, demain, désormais, j'ai enlevé l'étau que tu avais scellé sur mon corps, sur mes formes, sur ma pensée. Ils m'appartiennent. Aujourd'hui, demain, désormais, ton amour profane, tes marques, tes jugements, tes ordres et désordres, tu peux te les mettre dans le cul !

Regarde ! Yole vole de ses propres ailes...

Cette écriture incarne une résistance à la fois intime et sociale, un cri de révolte contre un monde qui cherche à réduire les individus au silence. Pour ces écrivains, chaque mot, chaque phrase devient un acte politique, une réaffirmation de la dignité et de l'identité haïtienne. L'écriture, dans ce contexte, n'est pas seulement un moyen de résister à la violence sociale et politique, mais aussi un acte de réappropriation de soi et de son histoire, un acte qui fait face à l'oppression avec courage et audace.

UNE SOIRÉE D'OUVERTURE QUI A FAIT SALLE COMBLE !



LES ÂMES BOSSALES DE FRANÇOIS PERLIER - DOCUMENTAIRE - FILM D'OUVERTURE - VENDREDI 14 FÉVRIER À 20H AU TAP CASTILLE

LES VOIX DE LA RÉSISTANCE

François Perlier explique avoir mis au centre de son documentaire les émotions et non la didactique. Son travail est tout en contraste, les rues font face à l'espace privé, la foule s'oppose à la solitude, les cris de revendications tranchent avec le silence et les chuchotements...

Autant de nuance pour retranscrire toute la profondeur et la sincérité qui réside derrière les images. Les gros plans sur les "bossales" protagonistes rebelles du film nous permettent de comprendre leur histoire. Les bossales étaient des esclaves africains n'ayant pas connu de métissages, ils formaient un corps de révoltés face aux colons français. Ainsi, le système Créole-Bossale incarne une dualité qui s'enracine dans le monde colonial d'origine et se reproduit aujourd'hui sous le mode néocolonial.

François Perlier fait entendre leurs voix plurielles qui s'unissent pour un unique combat, celui de la résistance politique. Foukifoura, Édris, Charlotte ou Ramoncite, tous ont en commun l'amour révolté pour leur pays. Chacunes de leurs expressions artistiques, de la musique au cinéma en passant par la littérature, témoigne de leur rébellion face à l'asservissement. Comment l'art et la culture sont des vecteurs de résistance ? Moyen de survie et de réaffirmation identitaire, les combats contemporains entrent en résonance avec des générations de résistants ayant lutté contre les oppressions de nature coloniale, raciale ou politique. Leurs travaux jouent une place centrale dans la construction d'une mémoire collective.

Tous à leur manière, ils incarnent la résilience du peuple. Charlotte parle fort, elle crie pour toutes les

femmes victimes de violences. Mais sa défense des droits humains dérange, elle est la cible à abattre. Alors elle réaffirme son opposition au système en adoptant un mode de vie à contre-courant, elle refuse le mariage, elle refuse les compromis. Michou, travailleuse sans relâche, casse des cailloux pour pouvoir nourrir ses enfants. Elle arbore son uniforme resplendissant, aux couleurs de son pays, lorsque la situation l'impose. Elle danse, elle chante pour faire jaillir la beauté dans cette lutte sans relâche.

Cette ode à la liberté est parachevée par Foukifoura qui interprète des pièces de théâtre. La caméra du réalisateur capture au plus près son combat artistique :

"Moi Foukifoura
je voyage au mitan des ténèbres
je foutralingue
je brindezingue
je blinguingue
je calbrindingue
je décalembrindingue !!!
J'aristocratise la gauche
je démocratise la droite
je déphalocratise le pouvoir.
Et je prophétise la fête
éclatante et sublime
au déboulé du sang
à travers la zinglinderie nocturne."

Marie-Ange

MATERNITÉ ÉTERNELLE DE KINUYO TANAKA – FICTION – RÉTROSPECTIVE

REGARD BOULEVERSÉ

*Seule échappatoire, j'écris
Des poèmes.
J'aurais voulu de toi,
Mais la maladie nous tue
Et tu m'es seins.*



*Dans ce lit d'hôpital,
On m'ampute de mon féminin.
Ma flamme s'éteint,
Pourtant je brûle d'amour.*

Pierre et Sandra W.

CORRESPONDANCES

D'UN FILM À UNE RENCONTRE LITTÉRAIRE, D'UNE RENCONTRE LITTÉRAIRE À UNE TABLE RONDE, D'UNE TABLE RONDE À UN FILM, ET...

DANS L'ASCENSEUR

Dans l'ascenseur de l'immeuble où elle travaille, Claire se cogne, avant de s'échapper. "C'était arrivé peu à peu, de plus en plus souvent, quand je sortais de l'ascenseur, je me cognais le pied contre la petite marche. C'était absurde. Ce n'était même pas une marche : un léger décalage de quelques centimètres que personne n' avait jamais remarqué. Mais moi, chaque matin, je m'y cognais. J'ai essayé de porter d'autres genres de chaussures, de varier l'épaisseur du cuir et la couleur des escarpins. Rien n'y faisait. Au point que j'ai maintenant une blessure à l'orteil et que je dois mettre, pour revenir au travail, un nouveau pansement tous les jours. J'entrais dans ma journée avec une plaie qui avait l'air de vouloir me dire quelque chose." (*Palais de verre* de Mariette Navarro)

Dans l'ascenseur, Boris se filme jour après jour, montre son désarroi, et décide de démissionner (*Comment j'ai quitté TBWA* de Boris du Boullay).

Dans l'ascenseur, Warmak dit à un producteur blanc qu'il ne signera pas pour sa maison de disques, il s'oppose à la domination commerciale blanche sur le jazz. (*Passing Through* de Larry Clark).

Dans l'ascenseur, où se jouent des relations au travail, tous respirent mal. Tous veulent retrouver l'air libre, leur souffle, la liberté.

Isabelle

AGENDA

DU MARDI 18 FÉVRIER

10h30 RÉTROSPECTIVE THÉMATIQUE

Non réconcilié-es

La Vie comme ça d'Alain Tanner
Journal Inachevé de Marilú Mallet
Médiathèque François Mitterrand.

18h30 ÉVÉNEMENTS ET RENCONTRES

Travail de l'art, genre et conflits politiques
animé par Alexis Cukier et Laurence Ellena
Hôtel Fumé

21h SÉANCES SPÉCIALES

L'Effet Bahamas de Hélène Cruzillat
Cinéma Le Dietrich

Traversez la rue...

Journal du 16^e festival Filmer le Travail / n°1 / Lundi 17 février 2025

Rédaction : Sandra Waeckel, Pierre Pizano, Carol Chil Rassinoux, Arthur Brossard, Marie-Ange Parras, Oscar Barry, Maia Bertin, Isabelle Taveneau, Thomas Dupuis, Sandra Holin, Sarah Graindorge, Romane Metayer, Morgane Noël et Hugo Aligon.

Le journal *Traversez la rue* est la concrétisation d'un atelier d'écriture critique mené par Filmer le travail depuis novembre 2024 avec un groupe d'étudiants de l'Université de Poitiers.





PASSING THROUGHT DE LARRY CLARK - DOCUMENTAIRE - SAMEDI 15 FÉVRIER AU TAP CASTILLE

ENTRE FREE JAZZ ET ÉMANCIPATION

Warmack (Nathaniel Taylor), saxophoniste de jazz fraîchement sorti de prison, tente de se réinsérer dans le monde du free jazz tout en faisant face aux injustices systémiques et à l'exploitation des artistes noirs par l'industrie musicale. Tandis qu'il essaie de retrouver sa propre signature sonore et son indépendance, un dilemme s'impose à lui : accepter les règles de ce système pour subvenir à ses besoins, ou se rebeller activement contre lui. Le film culmine dans cette tension où Warmack prend une décision radicale pour interrompre ce cycle d'exploitation : créer sa propre maison de disque, et ainsi s'auto-produire, une action considérée comme « houleuse » de par sa création par un afro-descendant. Ce récit est amplifié avec l'intervention de performances jazz et d'extraits d'archives, où l'on croise des figures emblématiques du jazz comme John Coltrane, Charlie Parker et Thelonious Monk, soulignant le rôle du jazz comme vecteur de résistance culturelle et politique.

Réaliste et immersif, l'image granuleuse, colorée, les cadrages serrés et les mouvements de caméra fluides donnent une impression d'intimité qui amène à l'aspect documentaire

du film. Un montage elliptique, des scènes colorées et de scène en noir et blanc symbolise la différenciation de temporalité entre le présent et le passé. Ces éléments créent une narration fragmentée et très expérimentale reflétant le chaos intérieur du protagoniste et les tensions raciales de l'époque. Le film adopte une palette de couleurs chaudes et sombres qui accentue l'ambiance nocturne et mélancolique du jazz. Le rouge est particulièrement présent dans certaines scènes permettant souvent la transition entre la fin d'une scène dramatique et une nouvelle séquence plus apaisée.

À l'opposé des films hollywoodiens qui utilisent le jazz comme simple fond sonore, la bande-son de *Passing Through* intègre la musique comme outil narratif essentiel, transposant les émotions des personnages et servant de critique sociale. Plus de structure ou de règles harmoniques : ces styles musicaux se démarquent par leurs approches novatrices de l'improvisation où les musiciens sont libres d'explorer de nouvelles techniques musicales et se focalisent sur leur virtuosités individuelles. Entre

jazz bebop et free jazz capturant l'esprit d'improvisation et de révolte de l'époque.

Au-delà du simple drame musical, Larry Clark illustre la façon dont l'industrie musicale est dominée par des producteurs et managers blancs qui monopolisent les revenus et la reconnaissance de leurs artistes, réduisant les musiciens afro-descendants à de simples exécutants sans aucun pouvoir décisionnel. Le jazz, dont les racines viennent de la culture afro-américaine, peut-il véritablement être considéré comme libre s'il est contrôlé par un système oppressif ? Le réalisateur ne traite pas le jazz comme un simple genre musical mais comme un pur langage de contestation, non sans nous rappeler Amiri Baraka qui voyait le jazz comme une arme face à l'oppression. Pensons à l'ouvrage de Howard Becker *Outsiders* (1963), qui décrit le combat de cette communauté solidaire du jazz, se regroupant dans les clubs et les bars populaires, contre les industries dominantes qui les qualifient de « déviants ».

Oscar

Elles en font tout un art

« Il y a peut-être eu une inversion des pôles magnétiques, mais tout ce avec quoi je faisais corps jusqu'à présent, voici que je m'en éloigne. [...] J'ai planté des points d'interrogation à l'intérieur de chaque évidence. »

Cet extrait de la première page de *Palais de Verre* de Mariette Navarro résume bien l'état de pensée du personnage principal, Claire, et expose rapidement l'esprit du livre.

Dans le roman, la jeune femme se rend compte qu'elle n'est plus en phase avec les valeurs de l'entreprise pour laquelle elle travaille. Elle décide de quitter une réunion et de monter sur le toit de l'immeuble, et là-haut, en proie à la tempête intérieure de ses interrogations, elle remet en cause le tournant qu'a pris sa vie. Tout cela est présenté de manière très poétique et malgré ce thème difficile du mal être au travail, l'autrice parvient à donner à son roman une lueur de positivité.

« Je le redis : il n'y a eu ni bataille ni camp retranché. C'est le contraire d'un retranchement, un détranchement peut-être, un débranchement [...] »

L'édition 2025 de Filmer le travail a accueilli Mariette Navarro, dont le dernier livre est centré sur le monde du travail. C'était pour évoquer ce nouveau roman que

l'autrice était invitée, mais de nombreux ponts et rapprochements ont également été faits avec son premier roman, *Ultramarins*, sorti en 2022, ainsi que ses œuvres théâtrales.

Les parallèles entre les deux romans ont été particulièrement évoqués : en effet, il a été relevé que la figure principale de chacun des livres était une femme, choix conscient de l'autrice qui a dit vouloir s'éloigner des stéréotypes féminins habituels. D'autres éléments ont aussi été relevés, comme la violence et la force d'une nature que l'on redécouvre : pour *Palais de Verre*, une violente tempête qui déstabilise la ville ; pour *Ultramarins*, il s'agira de la puissance incontestable de la mer...

Cette rencontre a surtout mis l'accent sur les œuvres romanesques de Mariette Navarro, mais son passé de dramaturge n'a pas été oublié : que ce soit par un parallèle entre les personnages de *Palais de Verre* et d'*Alors Carcasse*, pièce publiée en 2011 chez Cheyne éditeur, ou une présentation du projet d'adaptation au théâtre de *Palais de Verre*.

En effet, l'œuvre sera très prochainement adaptée et jouée au Festival d'Été de la Maison Maria Casarès, située à Alloué.

Sarah, Romane, Morgane et Hugo

JEU MOTS MÊLÉS

Retrouvez les artistes
et autrices citées lors du
café littéraire du samedi
15 février

